

Après des années en Europe  
Je veux dire Paris, Saint-Tropez, Cap  
Saint-Pierre, Provence, Florence, Sienne,  
Rome, Capri, Ischia, Saint-Sébastien,  
Santillana del Mar, Marbella,  
Ségovie, Avila, Saint-Jacques,  
et tant  
et tant  
sans parler de New York et du West Village avec  
ses traces de jeunes filles étranglées  
— je veux qu'un noir m'étrangle, dit-elle  
— ce que tu veux c'est qu'il te viole, dis-je (oh  
Sigmund! avec toi c'en était fini des hommes du  
marché matrimonial que je fréquentai sur les meil-  
leures plages d'Europe)  
et comme je suis si intelligente que je ne sers plus à  
rien,  
et comme j'ai tellement rêvé que je ne suis plus de  
ce monde,  
me voilà, parmi les âmes innocentes de la salle 18,  
à me persuader jour après jour  
que la salle, les âmes pures et moi avons un sens,  
avons un destin,

– une femme originaire du quartier le plus obscur d'un village qui ne figure pas sur la carte dit :

— Le docteur m'a dit que j'ai des problèmes. Moi je sais pas. Moi j'ai quelque chose ici (elle se touche les tétons) et une envie de pleurer, *mama mía*.

Nietzsche : « Cette nuit j'aurai une mère ou j'arrêterai d'être. »

Strindberg : « Le soleil, mère, le soleil ! »

P. Éluard : « Il faut battre sa mère pendant qu'elle est jeune. »

Oui, madame, la mère est un animal carnivore qui aime la végétation luxurieuse. À l'heure qui l'a mise bas elle écarte les jambes, ignorante du sens de sa position destinée à donner le jour, la terre, le feu, l'air,

mais ensuite on veut y entrer à nouveau dans cette maudite chatte,

après avoir essayé de naître toute seule en sortant ma tête par mon utérus

(et comme ce n'est pas possible, je cherche à mourir et à entrer dans la tanière infecte de la cacheuse cachée dont la fonction est de cacher)

je parle de la chatte et je parle de la mort,

tout est chatte, moi j'ai léché des chattes dans divers pays et je n'ai jamais tiré orgueil que de ma virtuosité – la mahatma gandhi du coup de langue, la Einstein de la minette, la Reich de la lchette, la Reik du chemin frayé entre des poils comme

de rabbins négligés – oh les délices de la crasse !

Vous, les petits médecins de la 18 vous êtes tendres et vous allez jusqu'à embrasser le lépreux, mais

vous marieriez-vous avec le lépreux ?

Un instant d'immersion dans le bas et l'obscur, ça oui, vous en êtes capables,

mais vient ensuite la petite voix qui accompagne les petits jeunes comme vous :

— Tu pourrais faire une blague de tout ça, non ?

Et

oui,

ici au Pirovano

il y a des âmes qui NE SAVENT PAS

pourquoi elles ont reçu la visite des disgrâces.

Ils aspirent à des explications logiques les pauvres pauvres chéris, ils veulent que la salle – une vraie porcherie – soit très propre, car la crasse les terrorise, et le désordre, et la solitude des jours vides habités par des vieux fantômes émigrés des merveilleuses et illicites passions de l'enfance.

Oh, j'ai embrassé toutes ces bites pour me retrouver d'un coup dans une salle pleine de chair à prison où les femmes viennent et vont en parlant de l'amélioration.

Mais

quelle chose soigner ?

Et par où commencer à soigner ?

Il est vrai que la psychothérapie dans sa forme exclusivement verbale est presque aussi belle que le suicide.

On parle.

On meuble la scène vide du silence.

Ou, s'il y a silence, il devient message.

— Pourquoi vous taisez-vous ? À quoi pensez-vous ?

Je ne pense pas, du moins je n'accomplis pas ce qu'on appelle penser. J'assiste à l'inépuisable écoulement du murmure. Parfois – presque toujours – je suis mouillée. Je suis une chienne, malgré Hegel. Je voudrais un type avec une bite comme ça et me prendre moi et me la donner jusqu'à ce que j'en arrive à voir des guérisseurs (qui sans doute me la suceront) afin qu'ils m'exorcisent et me munissent d'une bonne frigidité.

Mouillée.

Chatte de cœur de nourrisson humain,  
cœur qui est un petit bébé inconsolable,

« Comme un enfant au sein j'ai fait taire mon âme » (Psaume)

J'ignore ce que je fais dans la salle 18 à part l'honorer de ma présence prestigieuse (si on m'aimait un petit peu on m'aiderait à l'annuler)

oh non que je veuille fricoter avec la mort

moi je veux seulement mettre fin à cette agonie  
qui tourne au ridicule à force de se prolonger,  
(Ridiculement on t'a parée pour ce monde, dit  
une voix qui a pitié de moi)

Et

Que tu te rencontres avec toi-même, dit-elle.

Et moi je lui dis :

Pour me réunir avec le *moi d'avec moi* et  
faire une seule et même entité avec lui je dois  
tuer le *moi* pour qu'ainsi meure l'*avec* et, que  
de cette manière, les contraires annulés, la  
dialectique suppliciente aboutisse à la fusion des  
contraires.

Le suicide détermine  
un couteau sans lame  
auquel manque le manche.

Alors :

adieu sujet et objet,  
tout s'unifie comme en d'autres temps, dans le  
jardin des contes pour enfants plein de ruisselets  
de fraîches eaux prénatales,

ce jardin est le *centre* du monde, c'est le lieu  
du rendez-vous, c'est l'espace devenu temps et  
le temps devenu lieu, c'est le haut moment de la  
fusion et de la rencontre,

hors de l'espace profane où le Bien est syno-  
nyme d'évolution des sociétés de consommation,

et loin des emmerdants simulacres de mesure du temps moyennant horloges, calendriers et autres objets hostiles,

loin des villes où l'on achète et où l'on vend (oh, dans ce jardin pour l'enfant que je fus, la pâle hallucinée des banlieues malsaines par lesquelles j'errais au bras des ombres : enfant, ma chère enfant qui n'as pas eu de mère (ni de père, c'est évident)

De sorte que j'ai traîné mon cul jusqu'à la salle 18,

où je fais semblant de croire que ma maladie d'éloignement, de séparation, d'absolue NON-ALLIANCE avec Eux

— Eux sont tous et moi je suis moi —

je fais semblant, donc, que j'arrive à aller mieux, je fais semblant de croire que ces garçons de bonne volonté (oh, les bons sentiments!) pourront m'aider,

mais parfois – souvent – je les contrepourris depuis mes ombres intérieures que ces tout petits médecins ne sauront jamais connaître (la profondeur, plus elle est profonde, plus elle est indicible) et je les pourris parce que j'invoque mon vieux bien-aimé, le Dr Pichon R., un fils de pute lui comme jamais ne le sera aucun des petits médecins (si bons, hélas!) de cette salle,

mais il se meurt, mon vieux, et ceux-là parlent, et pire, ceux-là ont des corps neufs, sains (mot maudit) tandis que mon vieux agonise dans la misère de n'avoir pas su être une raclure pragmatique, d'avoir affronté le terrible mystère qu'est la destruction d'une âme, d'avoir fourragé dans le caché comme un pirate – fort funeste, car les pièces d'or de l'inconscient portaient de la chair de pendu, et dans une enceinte pleine de miroirs brisés et de sel renversé –

vieux archimaudit, espèce d'avorton pestiféré de fantômes syphilitiques, comme je t'adore dans ta tortuosité qui ne ressemble qu'à la mienne,

et il faut dire que je ne me suis jamais fié en ton génie (tu n'es pas génial ; tu es un pillard et un plagiaire) et en même temps en toi j'ai eu foi,

oh, c'est à toi que mon trésor fut confié,

je t'aime tellement que je tuerais tous ces médecins adolescents pour te donner à boire de leur sang et que tu vives une minute, un siècle de plus,

(toi, moi, que la vie ne mérite pas)

Salle 18

quand je pense à la thérapie par le travail je m'arracherais les yeux dans une maison en ruines et je me les mangerais en pensant à mes années d'écriture continue,

15 ou 20 heures à écrire sans m'arrêter, aiguisée par le démon des analogies, à tenter de configurer mon atroce matière verbale errante,

car – oh mon vieux mon beau Sigmund Freud – la science psychanalytique a oublié la clé quelque part :

ouvrir ça s'ouvre

mais comment fermer la blessure ?

L'âme souffre sans trêve, sans pitié, et les mauvais médecins n'étanchent pas la blessure qui suppure.

L'homme est blessé par une déchirure que peut-être, ou certainement, lui a causé la vie qu'on nous donne.

« Changer la vie » (Marx)

« Changer l'homme » (Rimbaud)

Freud :

« La petite A. est embellie par la désobéissance »,  
(Lettres...)

Freud : poète tragique. Trop amoureux de la poésie classique. Sans doute bien des clés les a-t-il tirées des « philosophes de la nature », des « romantiques allemands » et, surtout, de mon tant-aimé Lichtenberg, le génial physicien et mathématicien qui écrivait dans son Journal des choses comme :

« Il avait donné des noms à ses deux pantoufles »  
Il était un peu seul, pas vrai ?  
(Oh, Lichtenberg, petit bossu, moi je t'aurais  
aimé !)

Et Kierkegaard  
Et Dostoïevski  
Et surtout Kafka

à qui il est arrivé comme à moi, même si lui était  
pudique et chaste – « Qu'ai-je fait du don du sexe ? » –  
et moi une palucheuse hors pair ;

mais il lui est arrivé (à Kafka) comme à moi :

*il s'est séparé*

il est allé trop loin dans la solitude

et il a su – il a dû savoir –

que de là on ne revient pas

il s'est éloigné – je me suis éloignée –  
non par mépris (notre orgueil est bien entendu  
infernale)

mais parce qu'on est étrangère

on est d'ailleurs,

eux ils se marient,

ils procréent,

ils prennent des vacances,

ils ont des horaires,

ils ne redoutent pas la ténébreuse

ambiguïté du langage

(Ce n'est pas la même chose de dire *Bonne nuit* et de dire *Bonne nuit*)

Le langage

— moi je n'en peux plus,  
mon âme, petite inexistante,  
décide-toi ;  
tu te tires ou tu restes,  
mais ne me touche pas comme ça,  
avec effroi, avec confusion,  
ou tu t'en vas ou tu te tires,  
moi, pour ma part, je n'en peux plus.